

La rencontre avec l'Autre dans les écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir



Anna Ledwina

Université d'Opole, Pologne

aledwina@uni.opole.pl

Reçu le 17.04.2014 / Évalué le 06.06.2015 / Accepté le 28.09.2015

Résumé

La dialectique de l'*Autre* constitue l'un des motifs récurrents dans l'œuvre de Simone de Beauvoir. Sa production scripturale se concentre sur la mise en scène du rapport à l'autre, qui s'organise en plusieurs étapes. Considéré d'abord en tant qu'étranger, auquel elle ne s'intéresse pas, au fur et à mesure, il devient un être autonome et accepté, incarnant le sens de la communication interpersonnelle. Autrui, vu comme autre et, en même temps, comme sujet, est placé au cœur de la quête existentielle. La relation avec l'autre, premièrement conflictuelle ou hostile, se révèle possible, voire enrichissante. De cette façon, les écrits autobiographiques de la mémorialiste reflètent une évolution de l'optique de Beauvoir qui conçoit l'autre au niveau surtout philosophique, tel qu'elle le structure dans ses textes de fiction, en instaurant une nouvelle vision de l'altérité, se référant à l'harmonie, loin de la logique de l'exclusion.

Mots-clés : Beauvoir, autre, communication, différence, autobiographie

Meeting the Other in Autobiographical Works of Simone de Beauvoir

Abstract

The existence of the Other is one of the leitmotifs of Simone de Beauvoir's works. Her writing focuses on highlighting the consistently evolving relationship with the Other. Initially perceived as a "stranger" who does not attract the interest of the author, the Other gradually becomes an autonomous and accepted individual, embodying the purpose of interpersonal communication. The other person, treated both as the Other and the subject, is at the centre of interest of this French existentialist. The relationship with the Other, initially confrontational and hostile, turns out to be possible, and even enriching. In this way, it reflects a change in Beauvoir's attitude, who in her autobiographical works perceives the Other mainly from the perspective of philosophy, creating a new, own vision of otherness, based on harmony and acceptance of other people.

Keywords: Beauvoir, other, communication, difference, autobiography

L'œuvre de Simone de Beauvoir présente plusieurs miroirs reflétant la conscience de l'autre : *Les Mandarins* mettent en relief le conflit des consciences au sein d'un couple d'intellectuels, *L'Invitée* transpose, en la dramatisant, l'histoire d'un trio amoureux

tandis que *Le Deuxième Sexe* raconte les rapports douloureux entre l'homme et la femme, chacun des deux sexes étant pour l'autre, « l'étranger ». Cet état de choses paraît d'autant plus intéressant que Beauvoir se voyait comme écrivain et femme à la fois, l'un et l'autre, en faisant de l'androgynie un idéal à réaliser (Badinter, 1986). La complexité spécifique de cerner ce thème dans son œuvre tient au fait que la relation avec l'altérité se soustrait toujours à une vision univoque du rapport entre le Moi et l'Autre, entendu comme celui « en miroir » (Rétif, 1998). Cela vaut donc la peine de discerner quel(s) rapport(s) à l'Autre la femme écrivain, obsédée par l'idée-phare de tout embrasser, élabore au sein de ses textes, dans lesquels d'habitude c'est la femme qui incarne l'altérité irréductible d'autrui.

Nous proposerons de réfléchir en quoi consiste l'originalité de la rencontre et du dialogue avec l'Autre chez Beauvoir, en analysant les figures d'autrui dans son autobiographie ainsi que leur évolution, résultat de la perception de l'autre, reconnu comme autre et sujet, en soi et hors de soi. Aspirant à saisir une existence vraie et entière, le tout, sous l'influence de son éducation et de l'existentialisme, la femme de lettres change sa vision d'autrui. La quête de celui-ci traduit l'ambivalence au sein d'un mouvement dialectique, « la tension dialogique qui maintient en permanence la complémentarité et l'antagonisme » (Morin, 1997 : 12), découlant de l'entreprise de vouloir l'égalité, sans renoncer à l'amour dans les rapports entre les sexes. À cause de graves difficultés pour établir des liens avec autrui, sans sombrer dans l'orgueil ou l'humilité, Beauvoir était obligée de trouver la place qu'elle devait occuper face à l'Autre.

1. Moi. Le refus de l'autre

La romancière entend par l'autre quelqu'un que l'on veut rejoindre et qui doit rester différent afin que soit projetée la liberté. Fascinée par l'autre présent, et, en même temps, distant, identique et différent, Beauvoir a un besoin constant de se référer à quelqu'un. La femme de lettres l'explique ainsi : « [...] qu'il me faut en face de moi [...] pour que mon existence devienne fondée et nécessaire » (Beauvoir, 1947 : 343, 339), mais « qui m'échappe à peine l'ai-je faite mienne » (Beauvoir, 1947 : 246). L'autre, c'est donc une personne qui permet d'accéder à la véritable identité, à l'être total. Cette relation qui rejette la reproduction et l'exclusion, en inversant le schéma où l'un se constitue au détriment de l'autre.

Afin d'analyser plus profondément ce problème, il convient de mettre en relief la difficulté d'accepter autrui par Simone de Beauvoir dès sa naissance. Les scènes d'enfance, racontées dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, présentent une petite fille qui ne s'amuse jamais avec ses compagnes. Cette difficile relation à autrui résulte du modèle

d'éducation bourgeoise des Beauvoir qui, vu leur situation financière, traitaient leurs filles d'êtres exceptionnels. La petite Simone très tôt avait une conscience aiguë de son moi : « Je suivais le catéchisme dans la chapelle du cours, sans me mélanger au troupeau des enfants de la paroisse. J'appartenais à une élite » (Beauvoir, 1958 : 66). Ainsi est-elle persuadée d'être différente des autres enfants. Simone de Beauvoir relate sa conviction de se sentir meilleure : « L'image que je retrouve de moi aux environs de l'âge de raison est celle d'une petite fille rangée, heureuse et passablement arrogante » (Beauvoir, 1958 : 85). Le sentiment de sa supériorité lui fait rejeter ses camarades. Ce qui semble remarquable ici, c'est le fait que la jeune Simone passe toutes les journées dans son appartement familial à Paris, en sortant rarement. Sa seule distraction consiste à regarder les gens. Cette habitude du voyeurisme lui permettra à l'avenir d'éviter les risques d'une confrontation. En outre, la petite fille ne se mêle pas aux autres enfants, et les méprise à cause de leur manque de sérieux. Simone de Beauvoir ne dresse le portrait d'aucun de ses partenaires de jeux, elle n'a pas d'amis et n'appartient, bien sûr, à aucun groupe. La petite fille semble surtout éviter ceux qui pourraient diminuer sa toute-puissance. Elle retrouve son attitude de défense face à l'autre, et se refuse à être comparée à celui-ci, en l'éloignant. Sa sœur Hélène, dite Poupette, constitue l'exception. Celle-ci n'est pas, à vrai dire, l'incarnation de l'altérité puisqu'elle passe pour un être que Simone doit former : « Grâce à ma sœur, ma complice, ma sujette, ma créature, j'affirmais mon autonomie. Il est clair que je ne lui reconnaissais que l'égalité dans la différence ce qui est une façon de prétendre à la prééminence » (Beauvoir, 1958 : 64).

En général, Simone de Beauvoir se définit comme incapable d'entretenir une véritable relation avec autrui. Elle l'explique de la façon suivante : « Peut-être n'est-il commode pour personne d'apprendre à coexister avec autrui, je n'en avais jamais été capable. Je régnais ou je m'abîmais » (Beauvoir, 1960 : 74). Les seuls liens qu'elle, en tant que petite fille, puis femme adulte, soit en mesure d'entretenir avec autrui sont ceux de l'admiration ou du rejet. Paradoxalement, elle peut réprover ces deux sentiments extrêmes envers la même personne. Étudié sous une telle perspective, le comportement de Beauvoir à l'égard de ses parents reste capital. D'abord admirés, voire divinisés, ses parents, en tant qu'uniques détenteurs de la vérité, se révèlent être imparfaits. Une fois adolescente, elle les perçoit comme des ennemis contre lesquels il faut lutter. Ainsi, lorsque la haine succède à l'amour, Simone de Beauvoir aspire à se protéger d'autrui qui, à ses yeux, devient gênant. Dès sa petite enfance, elle apprend à éviter la compagnie des adultes.

Âgée de vingt ans, Beauvoir entre dans les milieux étudiants, dans lesquels il n'y a personne digne d'attention avec d'une part, des gens trop libéraux, et, de l'autre, ceux qui restent soumis à la morale chrétienne. Face à cet état de choses, la mémorialiste

se souvient : « Ce qui me séparait de tous les autres, c'était une certaine violence que je ne rencontrais qu'en moi. Cette confrontation avec Pradelle me renforça dans l'idée que j'étais vouée à la solitude » (Beauvoir, 1958 : 241). Au moment où Beauvoir se rend compte que l'autre diffère d'elle, elle le rejette. Ainsi s'éloigne-t-elle progressivement des amis de son adolescence : « Je n'aimerais personne, personne n'était assez grand pour qu'on l'aime... Je n'espérais même plus connaître avec aucun être humain une véritable entente » (Beauvoir, 1958 : 343). Au lieu de chercher une éventuelle communication avec l'autre, elle constate : « Je ne suis pas comme les autres, je m'y résigne... mais je ne me résignais pas » (Beauvoir, 1958 : 361). Étant parfaitement consciente de l'existence d'un fossé entre les apparences des gens et ce qu'ils sont réellement, elle exige d'autrui qu'il soit transparent et compréhensible, comme elle-même, afin de pouvoir se connaître. Beauvoir est à tel point fermée à l'existence d'autrui qu'elle ignore les nouvelles sciences comme la psychanalyse, et la psychologie qui donnent à l'autre une importance fondamentale. Et elle se considère comme une pure conscience, dont témoigne, entre autres, l'avis suivant : « Autrefois, je me convenais, mais je me souciais peu de me connaître, désormais je prétendis me dédoubler, je me regardai, je m'épiaï ; dans mon journal je dialoguai avec moi-même. J'entrai dans un monde dont la nouveauté m'étourdit » (Beauvoir, 1958 : 320). Pour éviter toute confrontation douloureuse avec autrui, il lui suffit de se parler. Autrui devient une menace lorsqu'il n'a pas les mêmes buts qu'elle. Ainsi dénigre-t-elle ses camarades du cours Désir qui ont cessé d'étudier pour se marier. Elle favorise les amitiés avec des intellectuels et oublie ou rejette toutes les autres. À travers ses textes autobiographiques, Simone de Beauvoir relate sa tendance à s'isoler et à vivre sa vie sans le recours d'autrui. La seule exception est son rapport avec Jean-Paul Sartre. L'existence de l'autre oblige Beauvoir à relativiser son importance et la déstabilise. Olga Kosakiewicz, le troisième membre du ménage à trois (Sartre-Beauvoir-Olga), diminue l'indépendance de Beauvoir, car son ancienne élève au lycée de Rouen est estimée par le philosophe, en tant que symbole de la jeunesse et de la révolte. Autrui devient alors l'Autre par excellence.

Beauvoir n'arrive à affronter autrui que par le biais de la littérature dont *L'Invitée* en est un exemple pertinent ; ce roman d'amour, de jalousie, d'amitié, d'initiation à la vie, pose le problème moral de l'autre (Ledwina, 2012 : 205, 207). Afin de diminuer l'importance donnée à autrui pendant les années trente, elle le considère comme un élément qui existe de façon totalement superficielle. La volonté de sauvegarder son bonheur la rend insensible à la souffrance de l'autre. Elle s'intéresse beaucoup plus aux personnes individuelles ou à leurs étrangetés qu'aux grands mouvements des masses, des foules. Durant cette période, l'autre est très éloigné de sa vie. Souvent, en tant que représentant de sa classe d'origine, il est même détesté. L'*autre* n'est considéré qu'en tant qu'il est un moyen de comparaison possible avec elle-même et

non pas dans sa spécificité, sa particularité. Ce *modus operandi* consistant à éviter toute confrontation avec l'autre se manifeste aussi lors de ses voyages qui permettent de comprendre l'influence de l'enseignement de la Sorbonne sur Simone de Beauvoir. Celle-ci ne cherche pas à connaître la singularité d'un pays mais à le découvrir dans sa globalité. Repliée sur elle-même, elle tente ainsi d'oublier le climat tendu de la maison familiale. *L'Invitée*, roman sur les divers moyens possibles pour détruire la conscience de l'autre montre qu'autrui, associé pendant la guerre à l'horreur, à l'arrogance de l'occupant, éveille chez l'auteur l'aversion (Rétif, 1998 : 157-158). La complicité et la fraternité semblent donc inacceptables. Beauvoir se rend compte que l'Histoire avance en éliminant les plus faibles. L'autre équivaut à quelqu'un qui diminuerait sa souveraineté, sa suprématie. Ce qui paraît remarquable dans l'œuvre de l'auteur, c'est la conscience de n'avoir jamais jugé autrui tel qu'il est réellement mais d'avoir projeté sur lui ses désirs, ses attentes.

2. L'acceptation d'autrui et l'ouverture à l'altérité

L'éclatement de la seconde guerre mondiale fait changer d'optique à Beauvoir : sa conception de l'autre bascule, l'autre commence à exister. Persuadée que l'action suffit à donner un sens à la vie, elle est obligée de s'ouvrir à la réalité et à l'autre pour apprendre à l'affronter (Moi, 1995). Sous l'influence de Sartre et de sa notion de « situation », elle se rend compte de l'impératif d'accepter l'autre qui se révèle nécessaire pour se comprendre. Cette transformation est racontée dans le dernier chapitre de *La Force de l'âge* : « Je savais à présent que, jusque dans la moelle de mes os, j'étais liée à mes contemporains ; je découvris l'envers de cette dépendance : ma responsabilité... Mon salut se confondait avec celui du pays entier » (Beauvoir, 1960 : 538-539). D'ailleurs, tout son cycle autobiographique narre sa progressive découverte de l'autre et son intérêt pour le monde extérieur. À la fin des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle relativise l'importance qu'elle se donnait à elle-même et constate qu'elle n'est pas unique : « Mais tout de même, après tant d'années d'arrogante solitude, c'était un sérieux événement de découvrir que je n'étais ni l'unique, ni la première : une parmi d'autres, et soudaine incertaine de ses véritables capacités. Car Sartre n'était pas le seul qui m'obligeât à la modestie : Nizan, Aron, Politzer avaient sur moi une avance considérable » (Beauvoir, 1958 : 480). En outre, elle incite le lecteur à connaître la vie politique et à agir. Cette mise en scène du rapport à l'autre s'organise en plusieurs étapes. L'une d'elle s'opère par la recherche d'un double.

Même si Beauvoir fut pendant longtemps une figure solitaire, prisonnière de son narcissisme et de l'obsession de sa finitude, elle a toujours été accompagnée d'une seconde personne. Ainsi le modèle du « couple » domine-t-il dès son enfance. Petite fille, elle est très dépendante de sa mère qui l'initie aux tâches ménagères et s'occupe

de sa vie religieuse. Simone accorde une grande importance à sa mère qui « était [s] on témoin [...] » (Beauvoir, 1958 : 55) et lui a donné un exemple à suivre : « Ainsi vivions-nous elle et moi dans une sorte de symbiose, et sans m'appliquer à l'imiter je fus modelée par elle » (Beauvoir, 1958 : 16). La mère perd sa fonction de double lorsque Simone se rend compte de la monotonie de sa vie. Son père, qui lui apprend à raisonner et conseille des lectures, devient son mentor intellectuel, modèle de culture et de bon sens qu'elle veut imiter. La scène suivante, où le père, amateur passionné de théâtre, va avec Simone voir une pièce à l'Odéon, décrit cette complicité : « Cet après-midi, ce qui me transporta, ce fut bien moins la représentation que mon tête-à-tête avec mon père, assister seule avec lui, à un spectacle qu'il avait choisi pour moi, cela créait entre nous une telle complicité que, pendant quelques heures, j'eus l'impression grisante qu'il appartenait qu'à moi » (Beauvoir, 1958 : 98).

Le désir de possession du père montre la quête du double chez Simone de Beauvoir. Le double choisi doit, *a priori*, lui être supérieur. Son père éveille son intérêt pour la littérature, et lui offre toutes sortes d'enseignements qui la sensibilisent à la nécessité d'avoir un objectif dans la vie. Ainsi, ses buts à atteindre deviennent-ils concrets : continuer à étudier, se tenir au courant des nouveautés littéraires. Simone fait tout pour plaire à son père et satisfaire à ses aspirations. Cependant, la conduite réactionnaire, le manque de compréhension et d'estime de sa part apportent la déception de la fille : « C'est par mon père que la sévérité de mon destin me fut annoncée, j'avais compté sur son appui, sa sympathie, son approbation ; je fus profondément déçue qu'il me les refusât. Il y avait bien de la distance entre mes ambitieuses visées et son scepticisme morose » (Beauvoir, 1958 : 261). À partir de ce moment, son père n'apparaît plus alors dans ses mémoires que comme un être méprisable. Beauvoir critique son traditionalisme, son attitude par rapport à la politique, son intolérance, sa grossièreté : « En de rares occasions - quand nous allions au théâtre, et que son ami de l'Odéon le présentait à une actrice connue - il retrouvait toutes les grâces mondaines. Le reste du temps, il s'appliquait si bien à paraître trivial qu'à la fin, personne sauf lui ne pouvait penser qu'il ne l'était pas » (Beauvoir, 1958 : 245). Par conséquent, la jeune Simone fait tout pour se séparer de lui : « J'essayais de me blinder, je m'exhortais à ne plus craindre le blâme, le ridicule, ni les malentendus : peu importait l'opinion qu'on avait de moi, ni qu'elle fût ou non fondée » (Beauvoir, 1958 : 267). Ici, l'on observe un certain mécanisme dans le comportement de l'auteur : lorsque le double lui est inférieur intellectuellement la future existentialiste l'abandonne. Vu une telle situation, elle décide de choisir une personne qui serait non seulement un modèle mais un égal. C'est sa sœur cadette Hélène qui est présentée comme le miroir de Simone, source d'autonomie et d'activité. Grâce à Beauvoir elle peut noter un progrès. Les deux sœurs sont inséparables, elles jouent ensemble. Toutefois, c'est toujours Simone qui domine sa petite sœur, calme

et obéissante : « Je la tenais pour ce qu'elle était : une semblable un peu plus jeune que moi ; elle me savait gré de mon estime et y répondait avec une absolue dévotion » (Beauvoir, 1958 : 60). Car tout dans la vie d'un écrivain doit être utile et servir à son propre accomplissement : « Je plaignais les enfants uniques ; les amusements solitaires me semblaient fades : tout juste une manière de tuer le temps » (Beauvoir, 1958 : 60). Poupette devient l'être modelé par Simone au cours de son apprentissage intellectuel : « Elle était mon homme lige, mon second, mon double : nous ne pouvions pas nous passer l'une de l'autre » (Beauvoir, 1958 : 60). La présence de sa sœur lui est indispensable : celle-ci sert à soulager son sentiment d'isolement. Déçue par ses amitiés, Simone se rapproche de sa sœur, partageant avec elle tous ses secrets, le fait d'être amoureuse de son cousin Jacques. Compagne fidèle des escapades nocturnes, Hélène connaît tous les épisodes de la vie de sa sœur aînée. Toutes les deux forment l'image d'une fille idéale, possédant des qualités pour faire carrière.

Pourtant, l'auteur quitte son double aimé lorsqu'il fait la connaissance d'Élisabeth Mabilley au cours Désir. Simone semble éblouie par sa nouvelle camarade comme le suggère cette phrase : « Elle me parut tout de suite un personnage » (Beauvoir, 1958 : 125). Elle apprécie beaucoup l'amitié d'Élisabeth à laquelle elle donne le surnom de Zaza. Le choix d'un double exige un amour exclusif qui peut être ressenti pour une seule personne. En plus, cette relation constitue un défi : Zaza est supérieure à Simone à plusieurs égards (cuisine, couture, voyages à l'étranger). Voici le témoignage beauvoirien à ce propos : « On disait qu'elle avait de la personnalité : c'était là son suprême privilège. La complaisance confuse que j'avais naguère éprouvée à son égard ne m'avait pas dotée de contours définis » (Beauvoir, 1958 : 157). Zaza est considérée par Simone comme la personne capable d'aider son amie, de lui garantir le plus haut degré d'accomplissement possible. La présence de ce double fait que l'ambitieuse Simone vit une tension : à tout prix elle désire plaire à Zaza et la contenter. Ce qui la mène à vouloir posséder son amie de façon exclusive, à devenir jalouse quand celle-ci passe du temps avec sa famille. La romancière lui reproche de ne pas discuter avec elle. C'est pourquoi elle se méfie d'autrui : « Mais j'aimais son visage et cela me peinait qu'elle l'offrit aimablement à n'importe qui, elle jouait avec trop d'aisance son rôle de jeune fille du monde » (Beauvoir, 1958 : 337). Après le baccalauréat, Simone opte pour une carrière de professeur qui lui assurerait l'autonomie financière et la liberté. À Élisabeth, victime de son entourage, il ne reste que la vie familiale. L'amitié pour Zaza fait que Simone aspire à la sauver afin de la persuader de la possibilité de construire sa vie. Paradoxalement, c'est Zaza qui l'encourage à progresser. Alors que Simone devient indépendante, Zaza est obligée d'obéir aux exigences de sa famille, ce qui aboutira à la folie et à la mort.

Beauvoir se voit contrainte de trouver un nouveau compagnon de route qui est son cousin Jacques. Pour la première fois, le double remplit toutes les fonctions en tant qu'ami, confident et amoureux. Jacques permet à Simone de découvrir la littérature moderne et l'ambiance de Montparnasse. Il est l'unique qui compte pour elle, sa présence éclipse celle des autres. Cependant, la jeune femme reste déçue par le manque d'ambitions de Jacques qui se révèle capricieux et désinvolte : « Je me rappelais le grand rêve d'amour-admiration que je m'étais forgé à quinze ans et je le confrontai tristement avec mon affection pour Jacques : non je ne l'admirais pas... » (Beauvoir, 1958 : 296). Simone s'abstient de continuer cette relation, en ne voulant prodiguer ni son affection, ni son temps. Or, sa quête du double idéal exige que l'autre lui convienne affectivement et intellectuellement, qu'il satisfasse à toutes ses exigences : « Je me persuadais par moments que je pourrais vivre auprès de Jacques sans me mutiler et puis la terreur me reprenait : "M'enfermer dans les limites d'un autre ! Horreur de cet amour qui m'enchaîne et ne me laisse pas libre". » (Beauvoir, 1958 : 322). Fidèle à son idéal, elle n'accepte pas que son cousin rencontre d'autres personnes. Sa trahison la bouleverse et elle se décide à choisir un autre double. Cette fois c'est Pradelle (en réalité Maurice Merleau-Ponty), normalien sérieux, fils de bonne famille qui lui ressemble beaucoup plus : « À ceci près, nous avons beaucoup de points communs. Comme moi pieusement élevé, et aujourd'hui incroyant, la morale chrétienne l'avait marqué. À l'école, on le rangeait parmi les "talas"... Il aimait à peu près les mêmes livres que moi, avec une prédilection pour Claudel, et un certain dédain de Proust qu'il ne trouvait pas "essentiel"... » (Beauvoir, 1958 : 341). Malheureusement, Pradelle la trahit également, puisqu'il renoue avec la religion et ainsi se sépare de Beauvoir. Ce qui provoque le désespoir de celle-ci : « Je me sentais abandonnée, exclue, trahie. Jacques trouvait un asile dans les bars de Montparnasse, Pradelle au pied des tabernacles : à mes côtés, il n'y avait absolument plus personne » (Beauvoir, 1958 : 369). Intransigente et déterminée, à nouveau Simone éprouve des émotions extrêmes, entre la communion absolue avec l'autre et son abandon.

Finalement, à vingt-deux ans, elle rencontre ce double dont rêvait l'adolescente exaltée et sérieuse. C'est Jean-Paul Sartre avec qui elle sera liée par un jumelage intellectuel et affectif remarquable, une sorte d'amour, moteur de création, qui donne l'assurance de ne faire qu'un avec l'autre. Ce couple légendaire et anticonformiste, en partageant le sentiment et les idées, fonctionne grâce au pacte fameux, jamais explicitement abandonné, qui constitue un accord selon lequel l'un donne à l'autre le droit aux rencontres, esquives, ruptures, amours « contingentes ». Pacte de vérité, « qui consiste, entre les deux êtres qui se sentent "nécessairement" liés, à tout se dire, à raconter à l'autre toute ce qui [...] se fait avec les autres [...], paroles, gestes, soupirs, caresses, [en professant] que chaque conscience poursuit [...] la mort de l'autre ; mais aussi qu'aucune n'existe autrement que sous le regard de l'autre » (Ozouf, 1995 : 310). Simone de Beauvoir tient tellement à être heureuse qu'elle accepte certaines attitudes

de Sartre, à savoir ses liaisons avec d'autres femmes qui la font souffrir car elle n'est pas en état d'aimer un autre homme que Sartre (Kail, 2008 : 187-196). Pour cette raison, Beauvoir hésite entre une absorption totale dans l'être aimé et le néant. Ainsi vit-elle des crises de désespoir profond : « Le remords et la peur, loin de se neutraliser m'attaquaient ensemble. Je m'y abandonnais selon un rythme qui depuis ma petite enfance a réglé toute ma vie » (Beauvoir, 1958 : 369). Sa quête du double n'est qu'un substitut de la volonté d'absorption dans la divinité, ce qui entraîne chez elle l'idée du néant et de la mort, connue depuis son enfance, lorsqu'elle a découvert son athéisme : « Quel silence ! La terre avait roulé dans un espace que nul regard ne transperçait, et perdue sur sa surface immense au milieu de l'éther aveugle, j'étais seule. Seule : pour la première fois je comprenais le sens terrible de ce Mot... » (Beauvoir, 1958 : 192). Sartre ne lui semble plus aussi parfait qu'elle le désire. C'est alors qu'elle se demande si elle n'a pas nié sa personnalité. Car aimer l'autre signifie « l'aimer dans son altérité et dans cette liberté par laquelle il s'échappe. L'amour est alors renoncement à toute possession, à toute confusion, on renonce à être afin qu'il y ait cet être qu'on n'est pas » (Beauvoir, 1947 : 94). En analysant cette configuration sentimentale à trois (Beauvoir-Sartre-Olga), elle arrive à déprécier le rôle de son partenaire : « Je n'en fus pas moins amenée à réviser certains des postulats que jusqu'alors j'avais pris pour accordés [...]. Entre deux individus, l'harmonie n'est jamais donnée, elle doit indéfiniment se conquérir » (Beauvoir, 1960 : 298). Notons qu'au début de sa relation avec le philosophe, Beauvoir s'était complètement dédiée à lui, au point qu'elle ne pensait plus à écrire : « J'appris pendant ces dix-huit mois, qu'on peut ne pas vouloir ce qu'on veut et quel malaise engendre cette irrésolution » (Beauvoir, 1960 : 73). Elle ne retrouve son moi qu'après l'épisode de la relation triangulaire. L'attachement excessif de Sartre, ses partis pris, ses erreurs rendent compte à la romancière qu'il est un homme comme les autres. Cette révélation capitale lui redonne confiance en elle-même, en ses capacités : Beauvoir cesse de se confondre avec l'autre, bien qu'elle respecte continuellement leur pacte, fait il y dix ans. Forte, la femme de lettres commence à écrire, parce que « [l]a littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle » (Beauvoir, 1960 : 532). De cette façon, elle franchit une nouvelle étape dans sa découverte d'autrui. Celui-ci n'est plus seulement un autre qui prend la figure du double, mais un être inconnu, n'importe qui, à condition d'instaurer une communication entre eux (Moser, 2008). Le lecteur devient donc une figure privilégiée et essentielle dans la vie et l'œuvre de l'auteur.

Chez Simone de Beauvoir, l'on note un double mouvement concernant le moi dans l'approche de l'Autre, à savoir il y a des figures de miroir : le moi qui se reconnaît *dans* l'Autre et le moi qui se reconnaît *autre*. L'analyse des œuvres beauvoiriennes permet de constater que l'auteur invite à se donner la chance de croire que l'humanité est capable de réinventer le monde en acceptant d'être l'un(e) et l'autre en même temps, car « [d]ans ce combat où [...] croient s'affronter l'un l'autre, c'est contre soi

que chacun lutte, projetant en son partenaire cette part de lui-même qu'il répudie » (Beauvoir, 1949, t. II : 573), ainsi que le fait que « le mot "amour" n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre [...] et c'est là une source de graves malentendus qui les séparent » (Beauvoir, 1949, t. II : 477). L'existentialiste française, « curieuse d'autrui » (Beauvoir, 1958 : 76), suggère qu'il serait souhaitable d'en finir avec l'idée de l'un ou de l'autre et de proposer une communication de l'un et de l'autre, car elle garantit l'accès à la plénitude. Les différences entre les gens devraient les aider à se connaître mieux, à échanger des idées afin de se comprendre et construire une vie heureuse. En cela peut-être consiste-t-elle l'universalité du discours beauvoirien.

L'œuvre de l'auteur du *Deuxième Sexe* se focalise sur la quête de l'autre ainsi que sur le dialogue avec celui-ci. Même si pour les existentialistes, tout sujet est un *Autre*, Beauvoir au lieu de la différence mutuelle prône une rencontre et une fusion harmonieuse avec autrui. Ses textes autobiographiques mettent en relief le caractère évolutif le concernant : du refus à son acceptation et l'ouverture à l'altérité, constituant une remarquable projection du moi vers l'autre. La femme de lettres trouve l'apport de celui-ci comme essentiel : « Mes rapports avec autrui - mes affections, mes amitiés - tiennent dans mon existence la place la plus importante » (Beauvoir, 1972 : 62).

Bibliographie

- Badinter, E. 1986. *L'Un est l'autre*. Paris : Odile Jacob.
- Beauvoir, S. de, 1947. *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris : Gallimard.
- Beauvoir, S. de, 1949. *Le Deuxième Sexe*. Paris : Gallimard.
- Beauvoir, S. de, 1958. *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard.
- Beauvoir, S. de, 1960. *La Force de l'âge*. Paris : Gallimard.
- Beauvoir, S. de, 1972. *Tout compte fait*. Paris : Gallimard.
- Kail, M. 2008. Beauvoir et Sartre. L'enjeu de l'altérité. In : J. Kristeva, P. Fautrier, P.-L. Fort, A. Strasser, (Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du « Deuxième Sexe » à « La Cérémonie des adieux ». Paris/Sofia : Le Bord de L'eau.
- Ledwina, A. 2012. La condition et la création féminines : la réponse beauvoirienne à l'exclusion des femmes au XX^e siècle. In : *La condition humaine dans la littérature française et francophone*, Études rassemblées et présentées par Krystyna Modrzejewska, Opole : Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego.
- Moi, T. 1995. *Simone de Beauvoir. Conflits d'une intellectuelle*. Paris : Diderot.
- Morin, E. 1997. *Amour, poésie, sagesse*. Paris : Seuil.
- Moser, S. 2008. Entre l'altérité absolue et la reconnaissance des différences : Aspects de l'autre chez Simone de Beauvoir. In : *Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance. Contributions interdisciplinaires de cinq continents*. Thomas Stauder (éd.). Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- Ozouf, M. 1995. *Les mots des femmes. Essai sur la singularité des femmes*. Paris : Fayard.
- Rétif, F. 1998. *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*. Paris : L'Harmattan.